

Pourquoi des boucs émissaires ? L'approche de René Girard...

Nous savons tous ce que signifie être le bouc émissaire d'une ou de plusieurs personnes : nous savons qu'il y a un déplacement de culpabilité injuste, que quelqu'un paye à la place de quelqu'un d'autre. Quand quelqu'un déclare qu'il est le bouc émissaire dans une affaire, nous entendons qu'il proclame son innocence dans cette affaire précisément, et que l'accusation qui pèse sur lui va permettre à d'autres personnes de détourner l'accusation qui devrait peser sur elles...

Quand nous lisons un texte de Guillaume de Machaut, poète du XIV^e siècle, qui accuse les Juifs d'être responsables de la peste parce qu'ils empoisonnent les rivières, nous repérons tous au premier coup d'œil un phénomène de bouc émissaire.

Cette évidence n'est pas universelle, puisque Guillaume de Machaut est sincèrement persuadé de la culpabilité de ceux qu'il charge...

A partir de l'exemple de la persécution des Juifs au Moyen-Âge, racontée « innocemment » par Guillaume de Machaut, René Girard repère 4 signes principaux qui caractérisent les phénomènes de bouc émissaire.

Les signes qui définissent un phénomène de bouc émissaire : les stéréotypes de la persécution.

1 - La crise de la différence : concerne les persécutions collectives ou à résonances collectives (légales dans leur forme mais encouragées par une opinion publique surexcitée : violences du type chasse aux sorcières...).

Les circonstances sont variables : causes externes, épidémies, sécheresse, inondation, famine, ou causes internes, troubles politiques ou conflits religieux.

Mais il y a une constante : l'indifférenciation, qui signifie le retour au chaos par opposition à la vie normale dans un cosmos, un monde ordonné.

La réciprocité s'accélère, celle de la suspicion, des insultes, des coups ; on ne sait plus qui est qui. Les membres de la communauté ont le sentiment que c'est l'univers entier qui est menacé de s'effondrer.

2 - L'accusation mythique. La communauté cherche la cause du mal qui la trouble. Elle la trouve en la personne d'un individu ou d'un groupe qui l'a provoquée en commettant un crime qui signifie le chaos, la perte des différences. Le crime en question est celui qui transgresse les tabous les plus sacrés : inceste, parricide, infanticide, profanation, blasphème...

3 - Les stéréotypes victimaires. Les victimes peuvent être choisies au hasard, mais il y a des signes qui prédisposent au rôle de bouc émissaire : anormalité sociale, marginalité du dehors ou du dedans, par le haut ou par le bas. Le roi, l'étranger, le mendiant sont les plus exposés en période de crise. Anormalité physique, difformité, infirmité.

« A la limite, ce sont toutes les qualités extrêmes qui attirent, de temps à autre, les foudres collectives, pas seulement les extrêmes de la richesse et de la pauvreté, mais également ceux du succès et de l'échec, de la beauté et de la laideur, du vice et de la vertu, du pouvoir de séduire et du pouvoir de déplaire ; c'est la faiblesse des femmes, des enfants et des vieillards, mais c'est aussi la force des plus forts qui devient faiblesse devant le

nombre. » (Le bouc émissaire, p.30) « *Ce n'est pas leur différence qu'on reproche aux minorités religieuses, ethniques, nationales, c'est de ne pas différer du tout. [...] Le barbare n'est pas celui qui parle une autre langue, mais celui qui mélange les seules distinctions vraiment significatives, celles de la langue grecque* ». (id., p.34)

Ce qui est poursuivi dans l'autre, ce n'est pas l'autre norme, c'est l'anormalité qui menace l'ordre. Contrairement à ce que tout le monde pense et dit, c'est l'indifférenciation qui obsède les persécuteurs.

4 – Le quatrième stéréotype, c'est la violence elle-même. L'expulsion ou le meurtre de la victime qui purge la communauté rassemblée. Mais si nous sommes dans un système où l'on croit à la culpabilité des victimes, la violence ne sera pas représentée par les persécuteurs comme violente, elle sera au contraire l'acte bénéfique qui sauve la communauté, l'acte qui la fonde.

Le phénomène du bouc émissaire se définit comme un phénomène réel, provoqué par une situation de crise réelle, dans laquelle les communautés cherchent une manière rationnelle de se débarrasser d'une crise en se débarrassant d'un individu ou d'un groupe qui signifie cette crise à leurs yeux.

Cette recherche de cause est rationnelle dans son intention, même si elle débouche sur une accusation mythique : c'est par analogie avec la nature de la crise que la cause est recherchée, analogie entre l'indifférenciation et le crime indifférenciateur.

En ce sens, le phénomène de bouc émissaire s'inscrit dans le cadre plus général de ce qu'on appelle la pensée magique ou pensée sauvage. La pensée magique n'est pas un abandon de la recherche de causalité ou de la notion de déterminisme qui la distinguerait de la pensée scientifique, mais la focalisation sur l'aspect social du problème, au détriment des causes naturelles. Parce que la crise affecte les rapports sociaux dans leur ensemble, les hommes cherchent une cause significative sur le plan des rapports sociaux, susceptible d'intervention corrective.

Evans-Pritchard, cité par Lévi-Strauss, à propos de la pensée sauvage : *Considéré comme un système de philosophie naturelle, elle implique une théorie des causes : la malchance résulte de la sorcellerie, travaillant de concert avec les forces naturelles. Qu'un homme soit encorné par un buffle, qu'un grenier, dont les termites ont miné les supports, lui tombe sur la tête, ou qu'il contacte une méningite cérébro-spinale, les Azandés affirmeront que le buffle, le grenier ou la maladie sont des causes qui se conjuguent avec la sorcellerie pour tuer l'homme. Du buffle, du grenier, de la maladie, la sorcellerie n'est pas responsable, car ils existent par eux-mêmes ; mais elle l'est de cette circonstance particulière qui les met dans un rapport destructeur avec certain individu. Le grenier se serait effondré de toute façon, mais c'est à cause de la sorcellerie qu'il est tombé à un moment donné, et quand un individu donné se reposait dessous. Parmi toutes ces causes, seule la sorcellerie admet une intervention corrective, puisqu'elle seule émane d'une personne. Contre le buffle et le grenier, on ne peut pas intervenir. Bien qu'ils soient aussi reconnus comme des causes, celles-ci ne sont pas significatives sur le plan des rapports sociaux.* (E. E. Evans-Pritchard, Witchcraft, sorcellerie, pp. 418-419)

Dans l'histoire d'Œdipe, les stéréotypes sont là :

- la peste, une crise qui nécessite une intervention significative sur le plan des rapports sociaux,
- un concentré de signes victimaires sur la personne d'Œdipe : enfant exposé, étranger, boiteux et roi,

- l'accusation mythique la plus répandue : le parricide et l'inceste, crimes indifférenciateurs par excellence,
- l'expulsion d'Œdipe qui devient un héros mythique, à défaut d'un dieu...

Tous les stéréotypes sont présents, et dans notre univers il en faudrait beaucoup moins pour que nous repérions un phénomène de bouc émissaire : les Juifs au Moyen-Âge sont dans des situations comparables et nous savons tous y reconnaître le phénomène en question. Mais l'histoire d'Œdipe a le statut de mythe et, à ce titre, est supposé comme tous les mythes être une production de l'imaginaire humain, au mieux la représentation narrative d'un grand problème intellectuel de l'humanité. Œdipe serait-il un bouc émissaire ?

Avant d'être un phénomène à connotation morale négative, le bouc émissaire est un rituel.

L'origine de l'expression : « bouc émissaire » : le rituel du bouc émissaire (Livre du Lévitique, chap. 16). Chaque année, à la fête du Yom Kippour, jour de l'expiation, le grand prêtre pose sur la tête d'un bouc l'ensemble des fautes du peuple, sacrifie un autre bouc pour le péché et envoie celui qui porte les fautes au désert, à Azazel... Des rites analogues existent dans beaucoup de civilisations. Ils comprennent essentiellement deux éléments : le transfert symbolique des impuretés et des fautes sur un être ou un objet, et l'élimination de celui-ci.

Du rituel au phénomène de bouc émissaire : un changement de connotation morale, et une autre image de la victime...

Du désir mimétique au bouc émissaire : la théorie de Girard

Une théorie qui a commencé par une lecture renouvelée de la littérature classique : le désir mimétique à l'œuvre chez les romanciers, et la rivalité mimétique qui en découle.

Le désir humain est sans objet, il faut un modèle de désir pour valoriser un objet. Le désir copié augmente en retour l'intensité du désir modèle. L'objet devient un objet de rivalité, rivalité elle aussi mimétique. La rivalité augmente en indifférenciant les antagonistes. Cette intensification peut déboucher sur la destruction d'une communauté, ou, par la vertu même du mimétisme violent, sur la réconciliation de la communauté contre un seul des antagonistes. Ce phénomène peut s'être produit de nombreuses fois avant de donner lieu à une interprétation : le « tous contre un » mimétique a fait du bouc émissaire le symbole du groupe (symbole, en grec : ce qui rassemble).

Le cadavre de la victime, premier symbole, premier élément différencié et différenciateur, origine de la culture, semble avoir le pouvoir divin de provoquer la crise et d'en purger la communauté par sa mort : naissance du sacré par la synthèse des contraires, le bénéfique et le maléfique concentrés sur la même victime, sa puissance surnaturelle. Premières sépultures, culte des morts, ancêtres fondateurs, répétition du mécanisme salvateur avec substitution d'une nouvelle victime à la première, institution du sacrifice, rites expiatoires et de fondation. Narration des mythes de mort et de résurrection, qui signifient la crise et son issue, la mort et la résurrection du groupe. La narration des mythes comme justification des rites.

Les traces visibles dans la culture.

La version officielle de la naissance de l'humanité se retrouve déclinée dans des livres savants et popularisée dans des reconstitutions télévisuelles comme celle d'Yves Coppens :

les hommes prennent conscience un beau matin du fait qu'ils sont mortels, et ils inventent l'autre monde pour se consoler. Autrement dit : en même temps qu'ils découvrent la vérité sur leur condition, ils se mettent tous d'accord pour se mentir à eux-mêmes et tiennent ce mensonge pour fondateur...

Si cette version était la bonne, les mythes fondateurs nous raconteraient la mort et la résurrection de gens morts de vieillesse. Or les mythes racontent plutôt l'histoire de gens qui ont été assassinés, dépecés, et qui sont ressuscités : « *Les mythes de ce type, qui font surgir l'univers ou le monde et des choses utiles à l'homme du corps d'une victime surnaturelle primordiale qu'on appelle souvent divinité ou dema, sont assez répandus un peu partout. [...] Le terme dema lui-même vient de Nouvelle-Guinée mais ce type de divinité se retrouve aussi en Inde et en Indonésie, en Chine et jusqu'en Amérique. « Tous ces peuples, écrit Jensen, croient à un passé mythique, où l'état actuel du monde n'existait pas encore, où sur terre vivaient non les hommes mais les dema [...]. » Pour des raisons peu claires, ces dema tuent un dema, mettant ainsi un terme à l'état de choses originel et inaugurent le monde actuel. « Les dema deviennent des hommes – mortels et capables de se reproduire – et la victime devenue divinité subsiste dorénavant au royaume des morts ou se transforme elle-même en la maison des morts. La plante nourricière naît du cadavre de la divinité mise à mort, et en manger c'est donc en vérité manger la divinité. » (Michel Graulich, Le sacrifice humain chez les Aztèques, p. 68).*

Des victimes, chaque communauté fait des monstres d'abord, des dieux ensuite : la divinisation-résurrection de la victime vient de ce qu'on lui attribue le pouvoir de transformer un monstre en dieu quand on la tue. Elle devient le dieu qui a vaincu le monstre. Dans la mythologie babylonienne, le dieu Mardouk crée le monde en terrassant le monstre Tiamat, symbole du chaos, et, dans le monde ainsi ordonné, différencié, chaque partie du monde est une partie du cadavre du monstre Tiamat.

L'évolution des rites et des mythes. Chaque génération est en position de réinterpréter le donné transmis, de le modifier en fonction d'exigences nouvelles de rationalité ou de moralité : éloignement de l'origine, éléments qui se retrouvent dans le désordre, éléments qui disparaissent. Grande diversité des mythes et thèmes récurrents. Du meurtre collectif au meurtre d'un frère par l'autre, la logique demeure la même, c'est l'expiation de la rivalité : dans le meurtre collectif, chacun élimine son double.

L'évolution de la culture comme effacement des traces...

L'effacement des traces de violence mythologique dans la philosophie : un texte de Platon.

« *Quant aux actes de Cronos et ce qu'il endura de son fils, même si c'était la vérité, il ne faudrait pas, selon moi, aller les débiter avec une pareille légèreté à des êtres dépourvus de jugement et naïfs, mais bien plutôt les taire complètement ; et s'il existait quelque obligation de les dire, il faudrait que ce fût par des formules secrètes de Mystères, pour un auditoire le plus réduit possible, et après le sacrifice non pas d'un porc, mais de quelque victime qui fût d'importance et difficile à se procurer, afin qu'en conséquence il y eût le plus petit nombre possible de gens à entendre ! » (Platon, la République, Gallimard, 1950, p.927)*

Le judéo-chrétien : le retournement du mythe.

L'évènement fondateur du judaïsme : la sortie d'Égypte, avec les dix plaies, concentré de circonstances de crises. L'expulsion des Hébreux racontée par les Égyptiens n'aurait

produit qu'un mythe de plus. Racontée de leur point de vue : retournement du mythe. Les Hébreux, ramassis de marginaux mal vus en Égypte, et un Dieu qui va « donner la parole » aux victimes.

D'après la Bible, le peuple juif est choisi parce qu'il est le plus petit des peuples. La naissance du monothéisme, religion du Dieu unique « sans acception de personne », coïncide avec ce nouveau souci des victimes.

La démystification du mythe ne fait que commencer : les Hébreux attribuent les dix plaies à la puissance supérieure de leur Dieu. On reste dans le contexte global de la rivalité mimétique, dans le schéma de la guerre des dieux.

Par la suite, le judaïsme se caractérise souvent par la manière de donner sur une persécution le point de vue de la victime, qui étant seule face à la communauté rassemblée contre elle, ne peut en appeler qu'à Dieu. La question de l'au-delà du monde, de la volonté divine distincte du destin, apparaît logiquement quand la victime est seule, quand personne n'est là pour prendre sa défense :

Psaume 22 (extraits)

Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, loin de mes appels, des paroles de ma plainte ? [...] Pour moi je ne suis qu'un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi ; ils agitent les lèvres, ils branlent la tête : « Il s'en remet à Yaweh : qu'il le sauve, qu'il le délivre, puisqu'il l'aime » ! [...] Ne t'éloigne pas de moi car l'angoisse me tient ; approche-toi, car personne ne m'aide ! Autour de moi sont de nombreux taureaux, les buffles de Basan m'entourent. Ils ouvrent contre moi leur gueule, comme un lion qui déchire et rugit. Je suis comme l'eau qui s'écoule, et tous mes os sont disjointes ; mon cœur est comme de la cire, il se fond au milieu de mes entrailles. Ma gorge est devenue sèche comme un tesson d'argile, et ma langue s'attache à mon palais ; tu m'as mené dans la poussière de la mort. Car les chiens m'entourent, une troupe de scélérats rôdent autour de moi ; ils ont percé mes mains et mes pieds, je puis compter tous mes os. Eux ils m'observent et se réjouissent en me voyant ; ils se partagent mes vêtements, ils tirent au sort ma tunique. Mais toi, Yaweh, ne demeure pas éloigné ! Toi, ma force, viens en hâte à mon secours ! Délivre mon âme de l'épée, ma vie de la griffe du chien ! Sauve-moi de la gueule du lion, et dans ma misère des cornes du buffle. [...] Car il n'a pas méprisé ni pris en dégoût l'abjection du malheureux ; il n'a pas caché sa face devant lui ; mais quand il a crié vers lui, il a entendu ». [...]

Dans le Livre de Job, Job est d'abord victime de causes variées, un mélange de violences humaines et de causes naturelles. Les trois « amis » de Job qui viennent lui réciter leur catéchisme : « si c'est tombé sur toi, c'est parce que tu es coupable », ne font que perpétuer la conception sacrificielle de la rétribution. Job proteste de son innocence, et Dieu lui donne raison à la fin du Livre...

La démystification du religieux commencée par le judaïsme devient complète dans les évangiles. Le Christ enseigne les moyens de se passer du sacré, du sacrifice : « c'est la miséricorde que j'aime, et non le sacrifice », autrement dit : « apprenez à vous réconcilier sans boucs émissaires ».

« Si quelqu'un te prend ton manteau, laisse lui encore ta tunique » : désamorcer la mimésis désirante qui peut se porter sur n'importe quel objet, qui va faire une guerre d'un objet qui peut être au départ insignifiant.

« Si on te frappe sur la joue droite, tends la gauche » : seul moyen rationnel de mettre un terme à la rivalité qui va s'exaspérer jusqu'au meurtre.

L'humanité qui s'attache au système sacrificiel refuse ces moyens, procède à l'expulsion du gêneur, à un meurtre collectif avec accusation de blasphème. Les chefs religieux qui tirent leur pouvoir de la fascination qu'exerce le sacré en appellent à lui pour justifier le meurtre. Le grand prêtre, grand sacrificateur, dit : « Il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour que la nation ne périsse pas toute entière ». Le Christ dit : « Ils m'ont haï sans cause ». « L'heure vient où ceux qui vous persécuteront croiront offrir un sacrifice à Dieu ». « Vous me tuerez pour que soit demandé compte à cette génération de tout le sang innocent répandu sur la terre depuis la fondation du monde »...

« Vous pouvez détruire ce temple... », lieu du sacrifice.

« Vos pères ont tué, et vous vous bâtissez les tombeaux »... Une fois que le meurtre fondateur a été démasqué, le tombeau est vide...

Le récit de la passion, qui prévaudra sur le point de vue des persécuteurs, annonce l'innocence de la victime, discréditant la mythologie : « la pierre que les bâtisseurs avaient rejetée est devenue la pierre d'angle ».

La passion comme grille de lecture des phénomènes de bouc émissaire : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ».

Il s'ensuit une dissolution progressive du sacré. Une brèche dans l'unanimité du « tous contre un » mythologique. Parce que le Christ a pratiqué le renoncement unilatéral à la violence, il a mis fin à l'innocence mythologique, empêché le mécanisme du bouc émissaire de fonctionner normalement, de fabriquer des dieux, et le paradoxe s'énonce : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre ».

Les victimes seulement humaines, humanisées, et la progression lente de la conscience de leur innocence : le bouc émissaire au sens moderne.

Quelques conséquences de la relecture de Girard

Le religieux est bien un mensonge, mais pas celui qu'on croit. L'invention des dieux n'est pas une réponse imaginaire à des questions métaphysiques.

Le religieux n'est pas le résultat d'un complot de prêtres fourbes et avides de pouvoir. Le pouvoir découle du sacré, comme retard du sacrifice : la victime devient roi, le roi n'est qu'une victime en attente d'exécution (carnaval : crise de la différence jouée avec des masques, jugement et incinération du roi).

L'inconscient est d'abord l'inconscient persécuteur : les persécuteurs « ne savent pas ce qu'ils font ».

L'imaginaire religieux n'est pas qu'imaginaire. Si le religieux n'est qu'imaginaire, on en sort en se confrontant au réel. S'il repose sur la fausse interprétation d'un événement réel, on en sort par l'interprétation juste de cet événement réel.

Le christianisme, religion de la sortie de la religion (Marcel Gauchet), parce qu'il est la dernière possible, ou parce qu'il n'en est plus une ?

En résumé

Pourquoi des boucs émissaires ? Le désir est mimétique, sans objet, le mimétisme engendre la rivalité, qui débouche sur la crise. L'expiation de la rivalité, elle aussi sans objet, se satisfait de victimes de substitution. Les boucs émissaires deviennent d'abord des dieux qui sauvent les communautés de leurs crises parce qu'ils en sont responsables, ils deviennent des victimes injustement persécutées quand nous savons qu'ils sont innocents.

Bruno Perren